

La revue *Liaison*, entre le marteau et l'enclume

Arash Mohtashami-Maali

Numéro 142, hiver 2008–2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1426ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

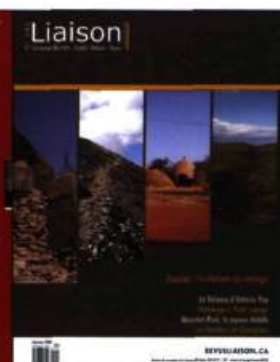
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mohtashami-Maali, A. (2008). La revue *Liaison*, entre le marteau et l'enclume. *Liaison*, (142), 12–13.

La revue *Liaison*, entre le marteau et l'enclume



ARASH MOHTASHAMI-MAALI

VOUS VOULEZ CONNAÎTRE en quelques mots la situation des revues littéraires et artistiques au Canada? C'est très simple, vous n'avez qu'à relire le début de *Anna Karénine*, de Léon Tolstoï: «Toutes les familles heureuses se ressemblent, alors qu'une famille malheureuse ne l'est qu'à sa propre façon». Si le nombre d'abonnements, les ventes en kiosques et les revenus de vente de publicité font le bonheur de toutes les revues, les défis et les difficultés auxquelles chacune fait face, tout comme leurs grandes préoccupations, diffèrent en bien des manières.

La revue *Liaison* que vous avez en mains est une expérience unique en son genre. Unique d'abord parce qu'il y a très peu de revues francophones généralistes couvrant l'ensemble des domaines artistiques, unique ensuite parce qu'elle est une revue de critique et de réflexion, et unique enfin parce que malgré ses ressources limitées, elle se doit de fonctionner comme une revue commerciale et de maintenir un rythme effréné de production.

La critique, un marteau à double tranchant

Quand nous avons décidé de faire de la revue un organe de critique littéraire et artistique, l'un de mes proches, qui avait déjà dirigé plusieurs revues de ce genre, m'a dit: «Tu ne sais pas dans quoi tu t'embarques. Tes amis vont devenir tes ennemis, tes ennemis vont

devenir tes amis. Tu ne sauras pas à qui te fier, mais en même temps, tu devras te fier à tout le monde». Les membres du comité de rédaction et moi nous sommes alors demandé qu'elle allait être la réaction du milieu. Tout comme mes prédécesseurs et les anciens du comité de rédaction, nous nous trouvions face à un mur: les collaborateurs de la revue hésitaient, sachant que le milieu est petit et que tout le monde s'y connaît. Et puis, comme beaucoup l'affirmaient, la revue dépendait trop du milieu pour que nous puissions faire de la critique. Aujourd'hui, la revue dépend toujours du milieu, mais les choses ont bien changé.

Afin de faciliter la transition, nous avons commencé par inviter nos collaborateurs à donner un angle plus critique à leurs articles. Au départ, nous recevions des articles timidement critiques. Bien entendu, nous désirions des textes constructifs et nous voulions que l'auteur de l'article fasse une analyse de l'œuvre pour en montrer les forces et les faiblesses. Pour ce faire, il fallait, d'une part, trouver des collaborateurs capables de procéder à une telle analyse et, d'autre part, convaincre les anciens collaborateurs de mettre de côté le style du compte rendu pour se lancer plutôt dans une étude du texte. C'était exiger des rédacteurs qu'ils consacrent plus de temps et plus d'énergie à leur travail et qu'ils s'engagent envers l'œuvre étudiée. Malgré nos efforts, les choses

changeaient peu. Nous recevions des articles un peu plus analytiques, mais toujours peu critiques.

Et puis, un jour, à ma grande surprise, nous avons reçu un texte très critique. Je ne savais pas si je devais m'en réjouir, car l'article critiquait durement un livre publié par *Les Éditions L'Interligne*. Je ressentais l'un de ces sentiments que seuls les oxymores peuvent bien exprimer. Une sorte de pluie froide qui me réchauffait le cœur. Finalement, on y arrivait. Mais, à quel prix? Nous avons publié l'article tel qu'il était. Comme j'étais en conflit d'intérêts, je ne suis intervenu ni dans sa correction ni dans sa révision. La publication de cet article a marqué le début de la critique depuis mon arrivée à la barre de la revue. Elle a aussi marqué le début des problèmes, puis le début d'un long changement.

À la parution de chaque numéro de *Liaison*, je sais à présent que je dois passer un certain temps à répondre aux mécontents. Je sais que je vais recevoir des lettres de plaintes, que certains ne renouvelleront pas les contrats de publicité... C'est parfois un éditeur qui m'envoie une lettre cinglante, parfois un auteur ou un artiste. Je les comprends parfaitement de réagir ainsi. Après tout, *Liaison* est la seule revue traitant des arts hors Québec et le seul lieu où une grande partie des œuvres (que nous jugeons importantes) sont analysées. Dans l'idée des gens, les médias, y com-

pris les médias écrits, doivent faire la promotion des œuvres. Ne nous sommes-nous pas habitués à ces grands organismes corporatifs qui ne font que la promotion des œuvres publiées par leurs partenaires ou les autres divisions de leur société? Mais, à *Liaison*, nous pensons que notre travail consiste à informer nos lecteurs, à leur apporter «une» analyse des œuvres. Inutile de dire que nous avons souvent payé le prix de cette façon de procéder.

Je parlais à mon ami l'autre jour et je l'ai rassuré en lui disant que je n'ai pas perdu d'amis et que je ne me suis pas fait non plus de faux amis. Je trouve que notre milieu, malgré le fait qu'il soit petit, a rapidement compris notre situation et qu'il s'est adapté. Les artistes et les écrivains ont respecté nos choix et nous ont suivi dans nos efforts. C'est après tout l'avantage des petits milieux: on peut les rendre conscients des enjeux beaucoup plus facilement.

Le milieu et l'espace

On dit souvent: le milieu est petit. De ma vie, je n'ai jamais vu un si petit réseau étalé sur un si grand espace. Quand je regarde nos organismes, quand je vois nos ressources et l'étendue du territoire qu'ils couvrent, je me demande comment le tout peut bien tenir. La réponse est simple: la volonté des gens, la force de vouloir construire un avenir pour nos communautés. Depuis que la revue est devenue pancanadienne, cette réalité est encore plus évidente.

Il y a les contraintes de temps: savoir quand appeler l'Acadie et l'Ouest pour contacter les gens. Il y a aussi les distances. Mais les contraintes les plus importantes sont, sans contredit, celles qui sont liées à la connaissance des communautés: comment trouver un collaborateur pour parler d'une œuvre en s'assurant qu'il est spécialiste du domaine, qu'il n'est pas en conflit d'intérêts, qu'il a le temps de rédiger un article, etc. En 30 ans, la revue est parvenue à réunir un ensemble de collaborateurs venant d'un peu partout en Ontario. Dans les autres provinces, nous ne faisons que commencer, nous procédons à petits pas. Nous construisons, brique par brique, une demeure, une référence pour l'ensemble de nos communautés. Nous pensons que dans 10 ans, *Liaison* deviendra la mémoire vive de ces communautés, qu'elle deviendra le reflet de l'évolution des arts et de la culture des francophones hors Québec. D'ici là, il faut travailler fort, aller chercher dans chacune des provinces les spécialistes requis, les intéresser à ce projet colossal qu'est *Liaison*, les rassembler autour de ce dessein commun.

Il faut avouer que sans le soutien de tous les intervenants des différents organismes, sans l'aide des artistes, sans l'engagement de nos collaborateurs, sans la force de notre comité de rédaction et la passion de nos employés, nous ne serions pas aujourd'hui à rêver d'un avenir «possible». Autrement dit, toutes les difficultés que nous avons rencontrées et toutes celles auxquelles nous aurons à faire face sont surmontables, à condition que nous arrivions toujours à financer l'aventure.

et l'enclume

Molana Jalaledin Rumi, un poète persan du XIII^e siècle disait: «le but n'est pas de trouver simplement l'amour, mais de chercher et de trouver tous les obstacles construits contre l'amour¹». De tous les obstacles qui se dressent au moment

de l'élaboration d'une revue, c'est sans doute celui du financement qui est le plus important.

Les revues littéraires et artistiques ne sont pas parmi les plus nanties du milieu de l'édition. Le nombre de leurs abonnés est limité, les ventes en librairie ou en kiosque sont aussi souvent minimales. Et la compétition est énorme. Entre les magazines de tout genre produits en grand nombre et couvrant divers sujets allant de l'actualité à la rénovation et à la cuisine, les revues comme *Liaison*, *Virages*, etc. ont beaucoup de mal à se faire une place. En réalité, au Canada, aucune revue de ce genre ne peut survivre sans l'aide gouvernementale. C'est là un fait établi. Et il y a aussi un autre fait établi: les revues francophones hors Québec sont très mal subventionnées.

Jusqu'à aujourd'hui, les instances fédérales appliquent les mêmes règlements à tous les organismes. En apparence, on ne peut que se féliciter d'avoir un gouvernement aussi égalitaire. Sauf que cela va à l'encontre de la réalité canadienne. Un organisme vivant dans un milieu minoritaire a besoin de deux fois plus de soutien de la part du gouvernement pour survivre; le concept de l'égalité met tout simplement en danger sa situation. Depuis peu, on entend les subventionnaires parler d'un nouveau concept: l'équité. Dans la nouvelle planification stratégique du Conseil des arts du Canada, dans l'axe de l'équité, sont incluses toutes les communautés de langues officielles en situation minoritaire. C'est la première fois qu'une instance fédérale, dans le domaine des arts, reconnaît que les règlements n'ont pas été équitables envers les communautés de langues officielles. Cet aveu déguisé aura-t-il des conséquences réelles dans la situation financière des revues? Nous ne le saurons que dans quelques années.

Actuellement, *Liaison* est mal financée. Peu comprise des instances fédérales qui ne saisissaient pas toujours les carences de nos sociétés et qui, par conséquent, mettaient souvent en cause nos choix éditoriaux, la revue se voyait souvent adresser des reproches. Combien de fois nous a-t-on demandé pourquoi ne nous publions pas une revue spécialisée. Et, chaque fois nous avons répondu de la même façon, par une simple question: quel domaine d'art désirez-vous que nous éliminions de la revue, et quel art voulez-vous que nous avançons?

Du côté provincial, la situation est à peu près la même bien que les questions varient un peu: Pourquoi l'Ontario devrait-elle financer une revue qui a un contenu canadien? Comment établir la distinction entre *Liaison* et *Les Éditions L'Interligne*? Et ainsi de suite... Quant au côté municipal... je préfère vous épargner les détails.

En un mot comme en cent, la production d'une revue telle que *Liaison* tient tout simplement du miracle. À la parution de chaque numéro, je regarde mon exemplaire personnel et je n'en reviens pas. Ça y est, on a fait un autre miracle! Et je pense alors à ce fameux poème de Sa'adi, un autre poète persan, du XII^e siècle cette fois: «Si Dieu n'est pas satisfait de ses sujets/À qui servent les miracles des prophètes». Les diverses équipes qui se sont succédé à la barre de *Liaison* font des miracles depuis 30 ans; ils les ont fait et continuent de les faire pour vous, sans pour autant avoir la prétention d'être des prophètes! ||

1 - Extrait d'un poème du Divan-é-Shams, traduit du persan par l'auteur.